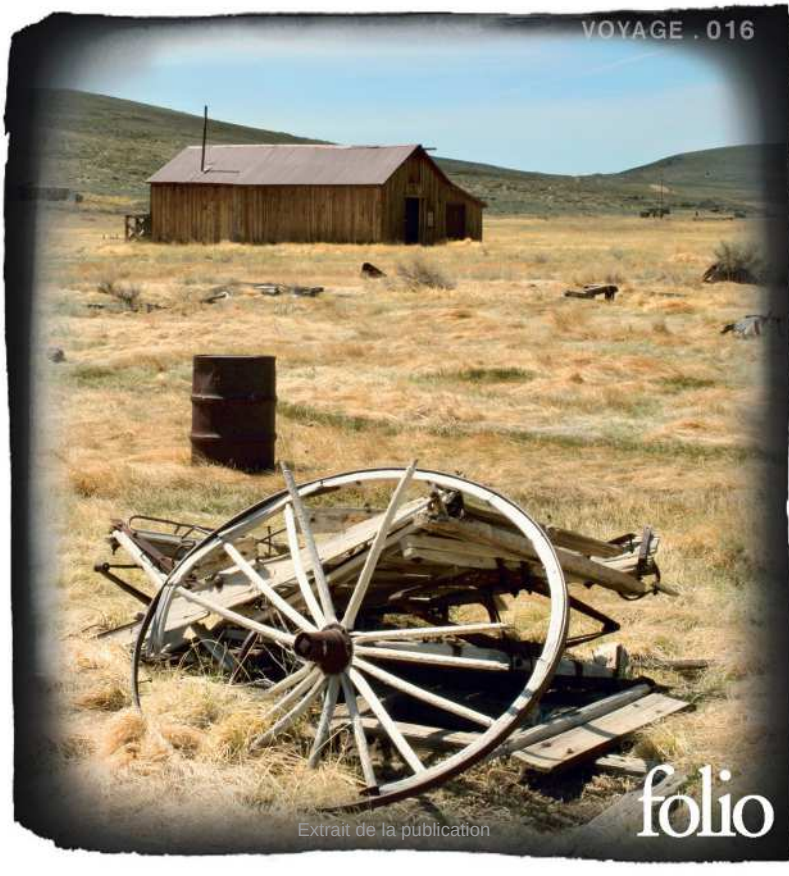
Alexis de Tocqueville

Quinze jours dans le désert



Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Extrait de la publication

Alexis de Tocqueville

Quinze jours dans le désert

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1991.*

Extrait de la publication

Écrit sur le steamboat, The Superior.
Commencé le 1er août 1831.

Une des choses qui piquaient le plus vivement notre curiosité en venant en Amérique, c'était de parcourir les extrêmes limites de la civilisation européenne et même, si le temps nous le permettait, de visiter quelques-unes de ces tribus indiennes qui ont mieux aimé fuir dans les solitudes les plus sauvages que de se plier à ce que les Blancs appellent les délices de la vie sociale. Mais il est plus difficile qu'on ne croit de rencontrer aujourd'hui le désert. Partis de New York et à mesure que nous nous avancions vers le nord-ouest, le but de notre voyage semblait fuir devant nous. Nous parcourions des lieux célèbres dans l'histoire des Indiens, nous remontions des vallées qu'ils ont nommées, nous traversions des fleuves qui portent encore le nom de leurs tribus, mais partout, la hutte du sauvage

avait fait place à la maison de l'homme civilisé ; les bois étaient tombés, la solitude prenait une vie.

Cependant nous semblions marcher sur les traces des indigènes. Il y a dix ans, nous disait-on, ils étaient ici, là, cinq ans, là deux ans. « Au lieu où vous voyez la plus belle église du village, nous racontait celui-ci, j'ai abattu le premier arbre de la forêt. — Ici, nous racontait un autre, se tenait le grand conseil de la Confédération des Iroquois. — Et que sont devenus les Indiens ? disais-je. — Les Indiens, reprenait notre hôte, ils ont été je ne sais trop où par-delà les Grands Lacs. C'est une race qui s'éteint ; ils ne sont pas faits pour la civilisation : elle les tue. »

L'homme s'accoutume a tout. À la mort sur les champs de bataille, à la mort dans les hôpitaux, à tuer et à souffrir. Il se fait à tous les spectacles : un peuple antique, le premier et le légitime maître du continent américain, fond chaque jour comme la neige aux rayons du soleil et disparaît à vue d'œil de la surface de la terre. Dans les mêmes lieux et à sa place une autre race grandit avec une rapidité plus grande encore. Par elle les forêts tombent ; les marais se dessèchent, des lacs semblables à des mers, des fleuves immenses s'opposent en vain à sa marche triomphante. Chaque année les déserts deviennent des villages, des villages deviennent des villes. Témoin journalier de ces merveilles

l'Américain ne voit dans tout cela rien qui l'étonne. Cette incroyable destruction, cet accroissement plus surprenant encore lui paraît la marche habituelle des événements. Il s'y accoutume comme à l'ordre immuable de la nature.

C'est ainsi que toujours en quête des sauvages et du désert nous parcourûmes les milles qui séparent New York de Buffalo.

Le premier objet qui frappa notre vue fut un grand nombre d'Indiens qui s'étaient réunis ce jour-là à Buffalo pour recevoir le paiement des terres qu'ils ont livrées aux États-Unis.

Je ne crois pas avoir jamais éprouvé un désappointement plus complet qu'à la vue de ces Indiens. J'étais plein des souvenirs de M. de Chat[eaubriand] et de Cooper et je m'attendais à voir dans les indigènes de l'Amérique des sauvages sur la figure desquels la nature avait laissé la trace de quelques-unes de ces vertus hautaines qu'enfante l'esprit de liberté. Je croyais rencontrer en eux des hommes dont le corps avait été développé par la chasse et la guerre et qui ne perdaient rien à être vus dans leur nudité. On peut juger de mon étonnement en rapprochant ce portrait de celui qui va suivre : les Indiens que je vis ce soir-là avaient une petite stature ; leurs membres, autant qu'on en pouvait juger sous leurs vêtements, étaient grêles et peu nerveux, leur peau, au lieu de présenter une teinte de rouge cuivré, comme on le croit communément,

Extrait de la publication

était bronze foncé de telle sorte qu'au premier abord, ils semblaient se rapprocher beaucoup des mulâtres. Leurs cheveux noirs et luisants tombaient avec une singulière roideur sur leurs cols et sur leurs épaules. Leurs bouches étaient en général démesurément grandes et l'expression de leur figure ignoble et méchante. Leur physionomie annonçait cette profonde dépravation qu'un long abus des bienfaits de la civilisation peut seul donner. On eût dit des hommes appartenant à la dernière populace de nos grandes villes d'Europe. Et cependant c'étaient encore des sauvages. Aux vices qu'ils tenaient de nous, se mêlait quelque chose de barbare et d'incivilisé qui les rendait cent fois plus repoussants encore. Ces Indiens ne portaient pas d'armes, ils étaient couverts de vêtements européens ; mais ils ne s'en servaient pas de la même manière que nous. On voyait qu'ils n'étaient point faits à leur usage et se trouvaient encore emprisonnés dans leurs replis. Aux ornements de l'Europe, ils joignaient les produits d'un luxe barbare, des plumes, d'énormes boucles d'oreilles et des colliers de coquillages. Les mouvements de ces hommes étaient rapides et désordonnés, leur voix aiguë et discordante, leurs regards inquiets et sauvages. Au premier abord, on eût été tenté de ne voir dans chacun d'eux qu'une bête des forêts à laquelle l'éducation avait bien pu donner l'apparence d'un homme, mais qui n'en était pas moins

restée un animal. Ces êtres faibles et dépravés appartenaient cependant à l'une des plus célèbres tribus de l'ancien monde américain. Nous avions devant nous, et c'est pitié de le dire, les derniers restes de cette célèbre confédération des Iroquois dont la mâle sagesse n'était pas moins célèbre que le courage et qui tinrent longtemps la balance entre les deux plus grandes nations européennes.

On aurait tort toutefois de vouloir juger la race indienne sur cet échantillon informe, ce rejeton égaré d'un arbre sauvage qui a crû dans la boue de nos villes. Ce serait renouveler l'erreur que nous commîmes nous-mêmes et que nous eûmes l'occasion de reconnaître plus tard.

Le soir nous sortîmes de la ville et à peu de distance des dernières maisons nous aperçûmes un Indien couché sur le bord de la route. C'était un jeune homme. Il était sans mouvement et nous le crûmes mort. Quelques gémissements étouffés qui s'échappaient péniblement de sa poitrine nous firent connaître qu'il vivait encore et luttait contre une de ces dangereuses ivresses causées par l'eau-de-vie. Le soleil était déjà couché, la terre devenait plus en plus humide. Tout annonçait que ce malheureux rendrait là son dernier soupir, à moins qu'il ne fût secouru. C'était l'heure où les Indiens quittaient Buffalo pour regagner leur village ; de temps en temps un groupe d'entre eux venait à passer près de nous. Ils s'appro-

chaient, retournaient brutalement le corps de leur compatriote, pour le reconnaître et puis reprenaient leur marche sans daigner même répondre à nos observations. La plupart de ces hommes eux-mêmes étaient ivres. Il vint enfin une jeune Indienne qui d'abord sembla s'approcher avec un certain intérêt. Je crus que c'était la femme ou la sœur du mourant. Elle le considéra attentivement, l'appela à haute voix par son nom, tâta son cœur et, s'étant assurée qu'il vivait, chercha à le tirer de sa léthargie. Mais comme ses efforts étaient inutiles, nous la vîmes entrer en fureur contre ce corps inanimé qui gisait devant elle. Elle lui frappait la tête, lui tortillait le visage avec ses mains, le foulait aux pieds. En se livrant à ces actes de férocité, elle poussait des cris inarticulés et sauvages qui, à cette heure, semblent encore vibrer dans mes oreilles. Nous crûmes enfin devoir intervenir et nous lui ordonnâmes péremptoirement de se retirer. Elle obéit, mais nous l'entendîmes en s'éloignant pousser un éclat de rire barbare.

Revenus à la ville, nous entretînmes plusieurs personnes du jeune Indien. Nous parlâmes du danger imminent auquel il était exposé ; nous offrîmes même de payer sa dépense dans une auberge ; tout cela fut inutile. Nous ne pûmes déterminer personne à bouger. Les uns nous disaient : « Ces hommes sont habitués à boire avec excès et à coucher sur la terre. Ils ne meu-

Extrait de la publication

rent point pour de pareils accidents. » D'autres reconnaissaient que probablement l'Indien mourrait ; mais on lisait sur leurs lèvres cette pensée à moitié exprimée : « Qu'est-ce que la vie d'un Indien ? » C'était là le fond du sentiment général. Au milieu de cette société si policée, si prude, si pédante de moralité et de vertu, on rencontre une insensibilité complète, une sorte d'égoïsme, froid et implacable lorsqu'il s'agit des indigènes de l'Amérique. Les habitants des États-Unis ne chassent pas les Indiens à cor et à cri comme faisaient les Espagnols du Mexique. Mais c'est le même sentiment impitoyable qui anime ici ainsi que partout ailleurs la race européenne.

Combien de fois dans le cours de nos voyages n'avons-nous pas rencontré d'honnêtes citadins qui nous disaient le soir tranquillement assis au coin de leur foyer : « Chaque jour le nombre des Indiens va décroissant. Ce n'est pas pourtant que nous leur fassions souvent la guerre mais l'eau-de-vie que nous leur vendons à bas prix enlève tous les ans plus que ne pourraient faire nos armes Ce monde-ci nous appartient, ajoutaient-ils ; Dieu, en refusant à ses premiers habitants la faculté de se civiliser les a destinés par avance à une destruction inévitable. Les véritables propriétaires de ce continent sont ceux qui savent tirer parti de ses richesses. »

Satisfait de son raisonnement, l'Américain s'en va au temple où il entend un ministre de l'Évan-

Extrait de la publication

gile lui répéter que les hommes sont frères et que l'Être éternel qui les a tous faits sur le même modèle, leur a donné à tous le devoir de se secourir.

Le 19 juillet à 10 heures du matin, nous montâmes sur le bateau à vapeur l'*Ohio*, nous dirigeant vers Detroit. Une brise très forte soufflait du nord-ouest, et donnait aux eaux du lac Érié toutes les apparences de l'Océan. À droite s'étendait un horizon sans bornes, à gauche nous serrions les côtes méridionales du lac dont souvent nous nous approchions à la portée de la voix. Ces côtes étaient parfaitement plates et différaient en cela de celles de tous les lacs que j'avais eu occasion de visiter en Europe. Elles ne ressemblaient pas non plus aux bords de la mer. D'immenses forêts les ombragent et forment autour du lac comme une ceinture épaisse et rarement interrompue. De temps en temps cependant le pays change tout à coup d'aspect. Au détour d'un bois on aperçoit la flèche élégante d'un clocher, des maisons éclatantes de blancheur et de propreté, des boutiques. Deux pas plus loin, la forêt primitive et en apparence impénétrable reprend son empire et réfléchit de nouveau son feuillage dans les eaux du lac.

Ceux qui ont parcouru les États-Unis trouveront dans ce tableau un emblème frappant de la société américaine. Tout y est heurté, imprévu ;

Extrait de la publication

partout l'extrême civilisation et la nature abandonnée à elle-même se trouvent en présence et en quelque sorte face à face. C'est ce qu'[on ne] s'imagine point en France. Pour moi, dans mes illusions de voyageur, et quelle classe d'hommes n'a pas les siennes, je me figurais tout autre chose. J'avais remarqué qu'en Europe, l'état plus ou moins retiré dans lequel se trouvait une province ou une ville, sa richesse ou sa pauvreté, sa petitesse ou son étendue exerçaient une influence immense sur les idées, les mœurs, la civilisation tout entière de ses habitants et mettaient souvent la différence de plusieurs siècles entre les diverses parties du même territoire.

Je m'imaginais qu'il en était ainsi à plus forte raison dans le Nouveau Monde et qu'un pays, peuplé d'une manière incomplète et partielle comme l'Amérique, devait présenter toutes les conditions d'existence et offrir l'image de la société à tous les âges. L'Amérique, suivant moi, était donc le seul pays où l'on pût suivre pas à pas toutes les transformations que l'état social fait subir à l'homme et où il eût jamais été possible d'apercevoir comme une vaste chaîne qui descendît d'anneau en anneau depuis l'opulent patricien des villes jusqu'au sauvage du désert. C'est là, en un mot, qu'entre quelques degrés de longitude je comptais trouver encadrée l'histoire de l'humanité tout entière.

Rien n'est vrai dans ce tableau. De tous les pays du monde l'Amérique est le moins propre à fournir le spectacle que j'y venais chercher. En Amérique, plus encore qu'en Europe, il n'y a qu'une seule société. Elle peut être riche ou pauvre, humble ou brillante, commerçante ou agricole, mais elle se compose partout des mêmes éléments. Le niveau d'une civilisation égale a passé sur elle. L'homme que vous avez laissé dans les rues de New York, vous le retrouvez au milieu des solitudes presque impénétrables : même habillement, même esprit, même langue, mêmes habitudes, mêmes plaisirs. Rien de rustique, rien de naïf, rien qui sente le désert, rien même qui ressemble à nos villages. La raison de ce singulier état de choses est facile à comprendre. Les portions de territoires les plus anciennement et les plus complètement peuplées sont parvenues à un haut degré de civilisation, l'instruction y a été prodiguée à profusion, l'esprit d'égalité, l'esprit républicain, y a répandu une teinte singulièrement uniforme sur les habitudes intérieures de la vie. Or, remarquez-le bien, ce sont précisément ces mêmes hommes qui vont peupler chaque année le désert. En Europe, chacun vit et meurt sur le sol qui l'a vu naître, mais on ne rencontre nulle part en Amérique les représentants d'une race qui se serait multipliée dans la solitude après avoir longtemps vécu ignorée du monde et livrée à ses propres efforts. Ceux

Extrait de la publication

qui habitent les lieux isolés y sont arrivés d'hier. Ils y sont venus avec les mœurs, les idées, les habitudes, les besoins de la civilisation. Ils ne donnent à la vie sauvage [que] ce que l'impérieuse nature des choses exige d'eux. De là les plus bizarres contrastes. On passe sans transition d'un désert dans la rue d'une cité, des scènes les plus sauvages aux tableaux les plus riants de la vie civilisée. Si la nuit vous surprenant dans le champ ne vous force pas de prendre gîte au pied d'un arbre, vous avez grande chance d'arriver dans un village où vous trouverez tout, jusqu'aux modes françaises et aux caricatures des boulevards. Le marchand de Buffalo et de Detroit en est aussi bien approvisionné que celui de New York. Les fabriques de Lyon travaillent pour l'un comme pour l'autre. Vous quittez les grandes routes, vous vous enfoncez dans des sentiers à peine frayés. Vous apercevez enfin un champ défriché, une cabane composée de troncs à moitié équarris où le jour n'entre que par une fenêtre étroite, vous vous croyez enfin parvenu à la demeure du paysan américain. Erreur. Vous pénétrez dans cette demeure qui semble l'asile de toutes les misères, mais le possesseur de ce lieu est couvert des mêmes habits que vous, il parle le langage des villes, sur sa table grossière sont des livres et des journaux ; lui-même se hâte de vous prendre à part pour savoir au juste ce qui se passe dans la vieille Europe et vous demander compte de ce

Extrait de la publication

qui vous a le plus frappé dans son pays. Il vous tracera sur le papier un plan de campagne pour la Pologne, et vous apprendra gravement ce qui reste à faire pour la prospérité de la France. On croirait voir un riche propriétaire qui est venu habiter momentanément et pour quelques nuits un rendez-vous de chasse. Et dans le fait la cabane de bois n'est pour l'Américain qu'un asile momentané, une concession temporaire faite à la nécessité des circonstances. Lorsque les champs qui l'environnent seront entièrement en rapport et que le nouveau propriétaire aura le loisir de s'occuper des choses agréables à la vie, une maison plus spacieuse et mieux appropriée à ses mœurs remplacera la *log house* et servira d'asile à de nombreux enfants qui un jour iront aussi se créer une demeure dans le désert.

Mais, pour en revenir à notre voyage, nous navigâmes donc péniblement toute la journée en vue des côtes de la Pennsylvanie et plus tard de celles de l'Ohio. Nous nous arrêtâmes un instant à Presqu'Île, aujourd'hui Érié. C'est là que le canal de Pittsbourg viendra aboutir. Au moyen de cet ouvrage, dont l'entière exécution est, dit-on, facile et désormais assurée, le Mississippi communiquera avec la rivière du Nord et les richesses de l'Europe circuleront librement à travers les cinq cents lieues de terre qui séparent le golfe du Mexique de l'océan Atlantique.

Extrait de la publication

Le soir, le temps étant devenu favorable, nous nous dirigeâmes rapidement vers Detroit en traversant le milieu du lac. Le matin, nous étions en vue de la petite île appelée Middle-Sister près de laquelle le commodore Perry a gagné en 1814 une célèbre victoire navale sur les Anglais.

Peu après, les côtes unies du Canada semblèrent se rapprocher rapidement et nous vîmes s'ouvrir devant nous la rivière de Detroit et paraître dans le lointain les maisons du Fort Malden. Ce lieu, fondé par les Français, porte encore des traces nombreuses de son origine. Les maisons ont la forme et la position de celles de nos paysans. Au centre du hameau s'élève le clocher catholique surmonté du coq. On dirait un village des environs de Caen ou d'Évreux. Tandis que nous considérions non sans émotion cette image de la France, notre attention fut détournée par la vue d'un singulier spectacle : à notre droite, sur le rivage, un soldat écossais montait la garde en grand uniforme. Il portait ce costume que les champs de Waterloo ont rendu si célèbre. Le bonnet à plumes, la jaquette, rien n'y manquait, le soleil faisait étinceler son habit et ses armes. À notre gauche, et comme pour nous fournir un parallèle, deux Indiens tout nus, le corps bariolé de couleurs, le nez traversé par un anneau, quittaient au même instant la rive opposée. Ils montaient un petit canot d'écorce dont une couverture formait la voile. Abandonnant cette frêle embar-

Extrait de la publication

cation à l'effort du vent et du courant, ils s'élancèrent comme un trait vers notre vaisseau dont en un instant ils eurent fait le tour. Puis ils s'en allèrent tranquillement pêcher près du soldat anglais qui, toujours étincelant et immobile, semblait placé là comme le représentant de la civilisation brillante et armée de l'Europe.

Nous arrivâmes à Detroit à trois heures. Detroit est une petite ville de deux ou trois mille âmes que les jésuites ont fondée au milieu des bois en 1710 et qui contient encore un très grand nombre de familles françaises.

Nous avions traversé tout l'État de New York, et fait cent lieues sur le lac Érié, nous touchions cette fois aux bornes de la civilisation. Mais nous ignorions complètement vers quel lieu il fallait nous diriger. S'en informer n'était pas chose si aisée qu'on peut le croire. Traverser des forêts presque impénétrables, passer des rivières profondes, braver les marais pestilentiels, dormir exposé à l'humidité des bois, voilà des efforts que l'Américain conçoit sans peine s'il s'agit de gagner un écu : car c'est là le point. Mais qu'on fasse de pareilles choses par curiosité, c'est ce qui n'arrive pas jusqu'à son intelligence. Ajoutez à cela qu'habitant d'un désert, il ne prise que l'œuvre de l'homme. Il vous enverra volontiers visiter une route, un pont, un beau village. Mais qu'on attache du prix à de grands arbres et à une belle solitude, voilà ce qui le passe absolument.

Rien donc de plus difficile que de trouver quelqu'un en état de vous comprendre. « Vous voulez voir des bois, nous disaient en souriant nos hôtes, allez tout droit devant vous, vous trouverez de quoi vous satisfaire. Il y a précisément dans les environs des routes nouvelles et des sentiers bien percés. Quant aux Indiens vous n'en verrez que trop sur nos places publiques et dans nos rues, il n'y a pas besoin pour cela d'aller bien loin. Ceux-là au moins commencent à se civiliser et sont d'un aspect moins sauvage. » Nous ne tardâmes pas à reconnaître qu'il était impossible d'obtenir d'eux la vérité en les attaquant de front et qu'il fallait manœuvrer.

Nous nous rendîmes donc chez le fonctionnaire chargé par les États-Unis de la vente des terres encore désertes qui couvrent le district de Michigan ; nous nous présentâmes à lui comme des gens qui, sans avoir une volonté bien arrêtée de fonder un établissement dans le pays, pouvaient avoir cependant un intérêt éloigné à connaître le prix des terres et leur situation. Le major Biddle c'était le nom du fonctionnaire, comprit cette fois à merveille ce que nous voulions faire et entra immédiatement dans une foule de détails que nous écoutâmes avec avidité. « Cette partie-ci, nous dit-il, en nous montrant sur la carte la rivière Saint-Joseph, qui après de longues sinuosités va se décharger dans le lac Michigan, me paraît la plus propre à répondre à

Extrait de la publication

votre dessein. La terre y est bonne, on y a déjà établi de beaux villages et la route qui y conduit est si bien entretenue que tous les jours des voitures publiques la parcourent. » Bon ! dîmes-nous en nous-mêmes, nous savons déjà par où il ne faut pas aller à moins que nous ne voulions visiter le désert en poste. Nous remerciâmes M. Biddle de ses avis et nous lui demandâmes avec un air d'indifférence et une sorte de mépris, quelle était la portion de district où jusqu'à présent le courant des émigrations s'était fait le moins sentir. « Par ici, nous dit-il, sans attacher plus de prix à ses paroles que nous à notre question, vers le nord-ouest. Jusqu'à Pontiac et dans les environs de ce village il a été fondé depuis peu d'assez beaux établissements. Mais il ne faut pas songer à s'établir plus loin ; le pays est couvert d'une forêt presque impénétrable qui s'étend sans bornes encore vers le nord-ouest et où l'on ne rencontre que des bêtes fauves et des Indiens. Les États-Unis projettent d'y ouvrir incessamment une route. Mais elle n'est encore que commencée et s'arrête à Pontiac, je vous le répète. C'est un district auquel il ne faut pas songer. » Nous remerciâmes de nouveau M. Biddle de ses bons conseils et nous sortîmes déterminés à en prendre tout juste le contre-pied. Nous [ne] nous possédions pas de joie de connaître enfin un lieu que n'avait [pas] encore atteint le torrent de la civilisation européenne.

Extrait de la publication

XIII. CORRESPONDANCE D'ALEXIS DE TOCQUEVILLE ET DE LOUIS DE KERGORLAY.

XIV. CORRESPONDANCE FAMILIALE.

XV. CORRESPONDANCE D'ALEXIS DE TOCQUEVILLE ET DE FRANCISQUE DE CORCELLE — CORRESPONDANCE D'ALEXIS DE TOCQUEVILLE ET DE MADAME SWETCHINE.

XVI. MÉLANGES.

XVII. CORRESPONDANCE D'ALEXIS DE TOCQUEVILLE AVEC ADOLPHE DE CIRCOURT ET AVEC MADAME DE CIRCOURT.

LETTRES CHOISIES — SOUVENIRS (collection « Quarto »).

Dans la Bibliothèque de la Pléiade

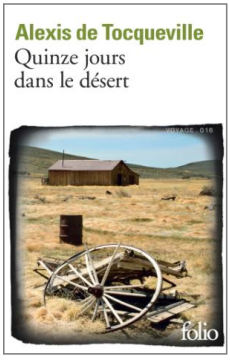
ŒUVRES

TOME I. *Voyages*.

TOME II : *De la démocratie en Amérique*.

TOME III : *État social et politique de la France avant et depuis 1789*.

Extrait de la publication



Quinze jours dans le désert
Alexis de Tocqueville

Cette édition électronique du livre
Quinze jours dans le désert d'Alexis de Tocqueville
a été réalisée le 11 juin 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070447534 - Numéro d'édition : 241877).
Code Sodis : N52364 - ISBN : 9782072468209
Numéro d'édition : 241879.

Extrait de la publication